



Un Anglais dans la mafia

Avec "Donnie Brasco", l'Anglais Mike Newell de "4 Mariages..." viendrait-il chasser sur les terres mafieuses de Scorsese? Eh bien, non.

Mike Newell a la cinquante-cinq ans, comme Stephen Frears et Michael Apted. Il a étudié à l'université de Cambridge, en même temps que Frears et Apted; et fait, vers 25 ans, ses débuts de réalisateur pour la télé anglaise, comme Frears et Apted. Et ce n'est pas tout...

PREMIÈRE / Vous êtes resté en contact avec eux?

MIKE NEWELL / Oui, on est resté très amis. D'ailleurs, je dois rencontrer Mike cette semaine à Los Angeles, et mes enfants jouent avec ceux de Steve! En fait, notre cursus est proche de celui de réalisateurs américains comme Sidney Lumet et John Frankenheimer, qui ont débuté en réalisant dans les années 50 des téléfilms pour Playhouse 90, une chaîne new-yorkaise. Exactement comme nous. Moi, avant de faire mon premier «film», j'ai dû réaliser une bonne cinquantaine de téléfilms.

Ça vous est arrivé d'échanger des projets de films?

Très bizarrement, oui! Tout le temps. Par exemple, il y a cinq ans, c'est Steve qui devait réaliser *Donnie Brasco*! À l'époque, le film n'a pas réussi à se monter financièrement à cause des *Affranchis* de Scorsese, qui a été perçu – à tort à mon avis – comme trop proche.

C'est donc Frears qui vous a passé le scénario?

Pas du tout. Steve et moi, on se voit assez souvent, on déjeune, etc. Un jour, je lui ai dit que j'étais en train de lire un scénario, «Donnie Brasco»,

qui me plaisait beaucoup. Là, j'ai vu une ombre sur son visage. Je lui ai demandé: «Oh, toi aussi?» Et il m'a fait un «ouais» un peu dégoûté. À cette époque, il finissait *Mary Reilly*. Donc, de toute façon, il n'aurait pas pu le faire, mais quand il l'avait lu cette histoire, il l'avait beaucoup aimée. Steve est perspicace, il sait reconnaître du bon matériel, il aurait été idiot de refuser un pareil script. Ce n'est jamais très agréable que quelqu'un qu'on connaît reprenne un projet qu'on n'a pas pu avoir... C'est dur à digérer. Mais c'est un métier où règne une forte compétition, même entre amis...

Vous aviez déjà signé à l'époque?

Presque. C'était après *4 Mariages...* et j'étais assez «hot». Ça faisait un an que je lisais des scénarios sans en trouver un qui me plaise. En fait, je cherchais une histoire totalement américaine que je pourrais en même temps maîtriser. Il y a des tas de films que je ne peux pas faire parce que je n'ai pas une «sensibilité» américaine.

Qu'est-ce qui est typiquement anglais dans *Donnie Brasco*?

Je ne pense pas que ce soit vraiment un film de genre. Ça va de la comédie à la tragédie, mais c'est d'abord une histoire universelle de trahison. Je crois que la génération de réalisateurs à laquelle j'appartiens a grandi en regardant des films américains. Quand j'avais 14-15 ans, dans les années 50, c'était les films de Doris Day, de Victor Mature, ces espèces de bouses hollywoodiennes, mais il n'y avait pas que ça. Le premier film qui m'a marqué s'appelait *Un homme*

est passé [John Sturges, 54]. Spencer Tracy y jouait un flic qui enquêtait sur un Américain d'origine japonaise dans une étrange petite ville du désert. En fait, ça parlait surtout du sentiment de culpabilité que ressentaient les Américains après la guerre. C'était une histoire typiquement américaine, dans un décor typiquement américain, et pour que ce soit passionnant pour un gamin anglais de 12 ans, il fallait qu'il y eût une sorte de «grand machin universel» dans la façon de raconter cette histoire. De la raconter, pas de la filmer, la narration prévalant alors sur la réalisation, même si, depuis vingt ans, c'est moins vrai. Et je crois que j'ai retrouvé un peu de ça avec *Donnie Brasco*: un sujet américain qui pouvait être traité d'une façon universelle.

Avez-vous cherché à vous démarquer des films de Scorsese?

Ce que je voulais avant tout, c'était montrer la mafia comme on ne l'a jamais vue. Là, on est chez les minables, ceux qui n'ont pas de quoi se payer un taxi. D'habitude, les gangsters sont bourrés de fric: dans *Les Affranchis*, chaque placard contient cent costumes! Moi, j'ai d'abord recherché, et trouvé, des mafieux fauchés. Certains ont même joué les figurants dans le film. La deuxième chose à laquelle je me suis accroché, c'est le sujet central, qui devait être la trahison, pas la mafia. Pendant le tournage, j'ai moins pensé à Scorsese qu'à Arthur Miller et à sa *Mort d'un commis voyageur*.

Ça a été difficile de diriger Pacino dans ce registre?

Non. La force d'Al, c'est qu'il se

pense d'abord comme un acteur de théâtre. L'acteur de cinéma vient après. Au cinéma, les acteurs ont davantage peur d'être moches. Si vous lui dites: «Al, rien à foutre des costumes et de la coupe de cheveux. T'as jamais rien joué d'aussi super que ce personnage-là», là, il fonce tête baissée. Ce dont j'avais peur, c'est qu'il en fasse trop. Mais je n'ai pas eu besoin de le lui dire. Al conduit très intelligemment sa carrière, et il lit les critiques. Je pense qu'après en avoir lu deux ou trois qui concordent, il doit se dire: «Peut-être que j'en fais trop.» Il coupait certaines prises en disant: «Non, non, non! Celle-là, jette-la! C'est affreux! J'ai crié! J'en ai trop fait!»

Depp et Pacino, vous les avez choisis dans quel ordre?

En même temps. Je suis allé voir Al, qui m'a demandé: «Qui va faire Donnie?» Il était avec un type en chaise roulante, un de ses anciens profs. Quand j'ai dit: «Je pense à Johnny Depp», l'autre a eu l'air surpris, mais Al lui a cloué le bec en disant: «C'est une star.» Al, qui n'est jamais sûr de rien, je ne l'avais jamais vu aussi définitif. Il a dit: «C'est une star», et c'était OK.

Joe Pistone est venu sur le plateau?

Ouais. Je l'ai trouvé assez perturbant. Il émanait de lui une espèce d'énergie négative... Comme un trou noir! Il se contentait de rester assis là, et vous aviez envie de lui demander ce qui n'allait pas... Comme Johnny est un imitateur, il a beaucoup bâti son personnage en observant Joe. Mais moi, je ne voulais pas trop de Joe sur le plateau. Il y a donc eu une sorte de tension entre Johnny, moi et Joe à propos de la présence de ce dernier. Cela dit, j'ai vraiment aimé faire ce film. Et j'ai aimé toucher ce bon gros salaire. Et j'aimerais bien faire un second film aux États-Unis avant de revenir tourner à la maison.

INTERVIEW JACQUES-ANDRÉ BONDY

"Donnie Brasco", de Mike Newell, sort le 19 mars. Critique page 24.

■ Mise à prix

Le budget est de 40 millions de dollars, dont 8,5 pour Pacino, 4 pour Depp, et 2,3 pour Newell.